

SÉANCE 1

INTRODUCTION :
FINS DERNIÈRES ET SALUT

11 OCTOBRE 2022

NB : Ce texte diffère en certains points de sa version orale donnée le 11 octobre.

I : EST-IL OPPORTUN DE PARLER DES « FINS DERNIÈRES » ?**A : Une expression controversée**

L'expression « fins dernières » peut sembler désuète. Le fait est qu'elle n'est plus guère employée dans la prédication, ni dans le langage courant des chrétiens.

Par surcroît, elle a essuyé de vives critiques de la part de certains théologiens catholiques. Ces derniers lui reprochent de se focaliser exclusivement sur ce qui advient ultimement, après la mort individuelle, et même à la fin des temps. Ce qui, selon eux, impliquerait une dépréciation du monde présent et détournerait le croyant de l'urgence qu'il y a à y œuvrer ici et maintenant.

« Les affirmations de cette eschatologie [ie de ce discours sur les fins dernières] sont considérées comme entachées de suspicion envers le bonheur humain [et plus largement la vie terrestre] qu'elles sapent en brandissant le spectre de l'après-demain. » (Joseph Ratzinger, *La mort et l'au-delà*, 1977, éd. fr. 1979, rééd. Fayard 2005, p. 25)

B : L'intérêt d'utiliser l'expression « fins dernières »

J'ai pourtant décidé d'user de cette formule dans le sous-titre du cycle KTChaise de cette année : « Considérations sur les fins dernières ».

Ce choix est d'abord guidé par le respect filial dont je me sens redevable envers S. Thomas d'Aquin, à l'école duquel j'ai été formé, et qui ne dédaignait pas d'employer cette expression. Comme d'ailleurs la plupart des docteurs scolastiques, tels S. Albert le Grand ou S. Bonaventure, qui sont parmi les géants de la théologie catholique. Pour être plus précis, ces auteurs usaient de l'expression latine *De novissimis*, qui se traduit par *A propos des choses dernières*.

Ensuite, et surtout, j'ai voulu utiliser cette expression en raison de l'intérêt que présente le terme « fin » qu'elle contient.

La fin ne désigne pas d'abord, comme on l'entend habituellement, l'instant auquel tout s'arrête. Au sens premier, fin signifie aboutissement. Dans ces conditions, on comprend que les fins dernières sont l'accomplissement, ou pour mieux dire le couronnement de la vie terrestre. Elles sont cet « au-delà », dans lequel tout sera consommé, et où « toutes choses auront été soumises

(au Fils) », selon l'Apôtre (1 Co 15, 28). C'est donc au regard des seules fins dernières que l'existence terrestre prend tout son sens.

Et puisque le mot fin a comme synonyme celui de « but à atteindre », parler des fins dernières c'est inviter le croyant à concevoir l'au-delà non pas à la façon d'une nécessaire étape ultime à attendre passivement, mais bien comme un objectif, qui réclame qu'on mette en branle des moyens en vue de l'atteindre. A cet égard, insister sur les fins dernières n'implique aucun désintéret pour le monde présent ; bien au contraire, puisqu'elles apparaissent comme dépendant étroitement, au point d'en être la conséquence, de ce qui aura été vécu sur terre.

C'est ce que ne cesse d'enseigner le Seigneur Jésus, par exemple dans le *Discours eschatologique*, que rapporte S. Matthieu aux chapitres 24 et 25 de son évangile. On y trouve, entre autres, la *parabole des talents* (25, 14-30), qui insiste sur la nécessité de faire valoir les talents reçus en attendant le retour du maître. Ou encore la grande *fresque du jugement dernier* (25, 31-46), dans laquelle le sort ultime et éternel de chacun découle du soin qu'il aura eu de ses frères en lesquels le Christ lui-même aura été choyé ou non.

La sentence bien connue de S. Jean de la Croix, « Au soir de notre vie, nous serons jugés sur l'amour », fait envisager la destinée dans l'au-delà (la fin dernière personnelle) comme étant déterminée par un test qui porte sur l'amour. Test auquel chacun se sera entraîné au cours de toute son existence terrestre en s'efforçant d'aimer.

Et puisque, du moment de sa mort « nul ne sait ni le jour ni l'heure », on comprend que S. Augustin s'en soit fréquemment pris à la procrastination, qui est cette tendance à remettre sans cesse au lendemain. Je cite de mémoire une de ses formules dont je ne parviens pas à retrouver l'original, ni le lieu : « N'attends donc pas demain. Que sais-tu de demain ? Sais-tu même si demain sera ? » Ou encore celle-ci : « Que nul ne soit nonchalant à progresser, qu'il écoute cet avertissement : Petits enfants, c'est la dernière heure. Profitez, courez, croissez, c'est la dernière heure » (*Commentaire de la 1^{ère} épître de Jean, 3^{ème} traité*). Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus le dit à sa manière, dans le titre d'un de ses poèmes : « O mon Dieu, pour t'aimer sur la terre, je n'ai rien qu'aujourd'hui ».

Le concile Vatican II y insiste pour sa part :

« L'attente de la terre nouvelle, loin d'affaiblir en nous le souci de cultiver cette terre, doit plutôt le réveiller : le corps de la nouvelle famille humaine y grandit, qui offre déjà quelque ébauche du siècle à venir. » (Constitution *Gaudium et Spes* n° 39)

« Témoigner ouvertement du désir de la demeure céleste (...) se vouer au service terrestre des hommes, (c'est préparer) la matière du Royaume des cieux. » (*ibid.* n° 38)

C : L'urgence actuelle de renouer avec les « fins dernières »

Insister sur cette perspective des fins dernières, qui donnent tout leur sens à la vie terrestre et viendront la consacrer, me paraît d'autant plus nécessaire au sein de la société occidentale contemporaine, dont les commentateurs de toutes tendances s'accordent à reconnaître qu'elle souffre précisément d'une perte de sens.

Pour comprendre d'où vient cette situation, il me faut dire quelques mots de la Modernité et de son échec, avant d'envisager la postmodernité qui lui succède et dans laquelle nous nous trouvons immergés de fait.

➤ Le rejet de la doctrine classique des fins dernières par la Modernité

J'entends par Modernité ce vaste courant de la pensée occidentale qui, depuis le XV^os jusqu'au milieu du XX^os, s'affranchissant progressivement des références théoriques et pratiques des religions traditionnelles, et plus précisément du judéo-christianisme, aspiraient à prendre comme fondement de toute chose la raison humaine et non plus la Révélation.

On doit reconnaître une fécondité de ce postulat dans le domaine des sciences et techniques, qui connurent alors un progrès jamais vu auparavant. Mais les choses se corsèrent au plan de la vie morale et politique.

Sur ce dernier point, les penseurs se contentèrent dans un premier temps de simples modélisations intellectuelles, qui d'ailleurs continuaient d'accorder une place plus ou moins grande à la doctrine chrétienne. Ainsi de Thomas More (*L'Utopie*, 1516), de Thomas Hobbes (*Léviathan*, 1651) ou de John Locke (*Traité du gouvernement civil*, 1690).

Mais advint le moment où leurs successeurs entendirent mettre en œuvre concrètement ces idées jusqu'alors cantonnées à la sphère académique, en faisant prévaloir une vision rationaliste dans l'ensemble de la vie sociale et jusqu'à l'intime de la vie privée, substituant à l'eschatologie chrétienne une eschatologie totalement immanente.

On en vint à exiger de l'être humain - qu'il le veuille ou non du reste - à renoncer à toute considération sur les fins dernières telles que l'entend le christianisme, pour se livrer à une transformation du monde et se laisser lui-même transformer de fond en comble. Les historiens et sociologues qui étudièrent *a posteriori* cette radicalisation de la Modernité parlèrent de « religions séculières », pourvues comme toute religion de son clergé, de ses prophètes, de ses divinités (la raison, le progrès, la classe laborieuse, la race aryenne...), et se donnant pour fin de régénérer l'être humain et fabriquant un type inédit d'*homme nouveau*.

Jean-Jacques Rousseau, Auguste Comte, Karl Marx, pour ne citer qu'eux, furent les inspirateurs théoriques de régimes politiques qui mirent en pratique ces idées. Régimes auxquels on donna le nom de « totalitarismes » (cf. les travaux d'Hannah Arendt et Raymond Aron sur ce thème).

Le spectacle des horreurs perpétrées par ces systèmes politiques signa l'échec de la Modernité elle-même, qui n'avait pas tenu ses promesses de « lendemains qui chantent ». Pour autant, on n'en revint pas à l'eschatologie chrétienne (la doctrine des fins dernières), qui avait été discréditée par la Modernité elle-même.

Alors naquit ce que philosophes et sociologues appellent la Postmodernité, au sein de laquelle les Occidentaux s'essaient à surmonter la perte de sens liée à l'effondrement de la Modernité.

➤ La Postmodernité et ses écueils

Dans son livre intitulé *La haine du monde. Totalitarismes et postmodernité* (éd. du Cerf, 2016), Chantal Delsol fait état d'un mouvement paradoxal qui caractérise la postmodernité :

« La postmodernité à la fois poursuit la modernité et la contredit. Le moment contemporain est habité par deux courants adverses de pensée. » (p. 8)

Les partisans du premier courant postmoderne sont qualifiés par l'auteur de « **démiurges** ». Ceux-ci estiment que l'échec de la Modernité tient à ce qu'elle n'a pas eu l'audace, ou la possibilité, d'aller au bout de sa logique prométhéenne : la création de l'*homme nouveau*. Les

démiurges envisagent la nature (y compris la nature humaine) comme une réalité malléable à l'envi, quand ils n'en nient pas tout bonnement l'existence objective. Persuadés que « tout est culturel », autrement dit tout est le fruit de constructions sociales, ils en appellent à un travail de déconstruction/reconstruction dont la plus ambitieuse et complexe des entreprises est sans doute celle qui s'est naguère auto-intitulée *transhumanisme* et qui a préféré s'attribuer récemment le nom plus vendeur d'*Humanity* +.

Les partisans du deuxième courant postmoderne sont nommés « **jardiniers** » par Chantal Delsol. Réfractaires à l'idée, typique de la Modernité, que l'être humain et sa raison seraient l'alpha et l'omega de toute chose, effrayés par les dégâts infligés par leurs congénères à la nature du fait d'une conviction si démesurée, ils en appellent à une sauvegarde drastique de la nature. Sauvegarde qui, chez certains, va jusqu'à considérer l'être humain comme constitutivement prédateur, qu'il faudrait non seulement tenir en respect mais éliminer le cas échéant (cf. la *Deep ecology*). Chez d'autres, il s'agit plus modestement de considérer l'être humain comme un simple animal parmi d'autres, qui n'aurait pas davantage de droits que les autres (cf. les thèses animalistes et antispécistes).

On voit ici qu'aucune fin ultime véritable n'est plus envisagée pour l'être humain : ni dans l'« au-delà » annoncé par les religions traditionnelles, ni même dans l'accomplissement immanent de l'*homme nouveau* prôné par les religions séculières. La seule perspective offerte par les deux courants postmodernes que je viens d'évoquer, c'est en réalité l'extinction de l'être humain : par dépassement dans une condition « posthumaine » pour ce qui est du transhumanisme des « démiurges » ; par ravalement, voire élimination pure et simple pour ce qui est des « jardiniers » radicaux.

Il faut encore évoquer une troisième catégorie de postmodernes, constituée par la majorité des Occidentaux. Parce qu'il est inhérent à l'être humain de chercher un sens, et puisqu'ils ne parviennent pas à en trouver, la plupart de nos contemporains s'en tiennent à prendre la vie comme elle vient, courant comme ils le peuvent après les quelques bonheurs que procure la condition terrestre. Blaise Pascal qualifiait de « divertissement » cette conduite qui permet, au moins à court ou moyen terme, de ne pas se confronter aux grandes questions existentielles. Le fait est que celle-ci a été érigée dans les dernières décennies en mode de vie sociale (ne parle-t-on pas en anglais de *social entertainment*, qui se traduit précisément par « divertissement social » ?), dont le parc d'attraction, les jeux de rôles ou les séries télévisuelles sont quelques-uns des attributs les plus emblématiques. On sait avec quelle pertinence, et avec quelle ironie mordante, un Philippe Murray décrivait l'Occidental contemporain, en lequel il voyait advenir une forme étonnante d'être humain : l'*homo festivus*.

Dans un tel contexte, réinvestir le discours chrétien sur les fins dernières, et le rendre accessible à nos contemporains, semblent d'une urgente nécessité. Un acte de charité qui incombe aux baptisés que nous sommes, ayant eu la grâce d'avoir été illuminés par la révélation.

Or, puisque le cœur de la doctrine des fins dernières est la notion de salut, c'est elle qu'il nous faudra examiner cette année. Je me contente d'en dire quelques mots ici.

II : NÉCESSAIRE SALUT

A : La conception chrétienne du salut

Evoquer de nos jours le salut provoque bien souvent la dérision ou le rejet. Ces réactions ne sont probablement pas étrangères à une mauvaise présentation qui en a parfois été faite dans le passé. Ainsi de l'expression « faire son salut », qui donne l'idée d'un objectif égo-centré, indifférent au sort d'autrui ; le verbe faire risquant en outre de laisser croire que le salut serait une récompense acquise à la force du poignet. Il est donc opportun - et c'est ce que nous ferons cette année - de dépoussiérer cette notion de salut.

Nous verrons prochainement que la conception du salut a considérablement évolué au sein du judaïsme. Quant au salut tel que l'entend le christianisme, on en trouve l'expression chez S. Paul : « Dès avant la fondation du monde, il nous a élus pour être dans le Christ saints et immaculés en sa présence, dans l'amour » (Ep 1, 4). Le salut est ainsi le don par Dieu d'une condition parfaite de l'être humain. Encore doit-on ajouter que si cette vie en présence de Dieu, dans le Christ, ne se consomme que dans la béatitude éternelle (qui est le « port du salut »), elle s'inaugure dès cette terre. Par conséquent, le salut est ce qui doit focaliser et la vie à venir et la vie présente.

Comme il appert dans la sentence de l'Apôtre qui vient d'être citée, le salut procède avant tout d'une initiative divine (« il nous a élus »). Il est reçu comme un don par la créature, qui y apporte son concours.

B : De quoi l'être humain a-t-il besoin d'être sauvé ?

Pour rendre pertinente notre annonce du salut, pour en montrer la nécessité à nos contemporains, encore faut-il commencer par se poser à soi-même la question suivante : de quoi l'être humain doit-il être sauvé ? Ou encore, dit de manière négative, qu'est-ce qui fait obstacle au salut entendu comme je viens de le décrire très succinctement ?

Spontanément, on répondra sans doute : le péché. Ce qui est parfaitement juste. Mais n'y a-t-il pas quelque chose de plus profond que le péché, d'antérieur à lui, qui requiert l'intervention divine, qui doit être sauvé ?

L'être humain, même sans le péché, même *avant* le péché, n'est pas en mesure de parvenir à la béatitude éternelle. Cette dernière est en effet d'ordre surnaturel ; c'est-à-dire, comme ce terme l'indique, au-delà des ressources de la nature.

Il y a là quelque chose de très paradoxal : c'est comme si la nature humaine n'était qu'une pierre d'attente quant à son propre accomplissement qui, dans le plan de Dieu, est d'ordre surnaturel. Il faut le reconnaître, même si cela paraît étrange : en l'être humain, Dieu a créé un être incapable de parvenir par ses propres moyens à bon port. Les plantes, les animaux, et tout ce qui évolue dans le monde qui nous entoure, sont capables, par leur logique interne, leur constitution, d'accéder à la perfection de leur être. Mais pas l'être humain.

A ce sujet, le P. Bernard Sesboüé (sj) tient des propos éloquents :

« Tel est le paradoxe fondamental de l'anthropologie chrétienne : l'homme est une créature finie habitée par une vocation infinie. (...) L'homme est donc établi, 'par construction' [ie par sa constitution même], si l'on peut dire, dans une sorte de porte à faux, puisqu'il ne peut atteindre lui-même et par ses propres forces ce qui est l'objet nécessaire de sa fin, ce sans quoi il ne peut être parfaitement lui-même et parfaitement heureux. » (*L'homme, merveille de Dieu*, éd. Salvator, 2015, pp. 53-55)

Pourquoi les choses sont ainsi faites ? Non pas parce que Dieu se complairait à voir l'être humain diminué ou incapable, mais parce qu'il entend amener par-là sa créature à s'abandonner à plus grand qu'elle pour accéder à sa finalité : à son Créateur, en l'occurrence.

NB : C'est un peu la même logique qui préside à l'altérité homme/femme. Si Dieu a voulu qu'aucun être humain n'ait la totalité du patrimoine de la nature humaine, mais qu'il y ait une répartition des qualités de celles-ci entre des êtres mâles et des êtres femelles, c'est parce qu'il créait ainsi une condition propice à ce que chaque être humain se tourne vers ceux de l'autre sexe pour admirer ce qu'il n'a pas lui-même, pour donner ce que son sexe a en propre et que l'autre n'a pas, et ainsi, par la complémentarité, accéder à une plénitude.

Du fait du péché, la nécessité de s'en remettre à Dieu pour accéder au salut est devenue d'autant plus grande, puisque le péché vient grever notre nature et la rend encore moins apte à parvenir à sa fin surnaturelle.

L'incarnation est le moyen, fou au regard de la raison humaine mais grandiose en soi, par lequel Dieu permet tout à la fois à l'être humain de dépasser les limites inhérentes à sa nature (1^{er} obstacle au salut) et de remédier au péché (2^{ème} obstacle au salut).

Jésus Christ est Sauveur à un double égard :

-parce qu'il est l'homme parfait, qui « manifeste pleinement l'homme à lui-même et lui découvre la sublimité de sa vocation » (Vatican II, constitution *Gaudium et Spes* n° 22), et qui fait accéder la nature humaine à sa perfection bienheureuse, par l'union en sa propre personne du Verbe et de la nature humaine qu'il assume.

-et parce qu'il vient aussi racheter l'humanité du péché, en s'offrant en sacrifice à cette fin.

C'est à ce double titre que nous devons affirmer à nos contemporains, en reprenant les paroles de S. Pierre devant le Sanhédrin :

« Il n'y a pas, sous le ciel, d'autre nom donné aux hommes par lequel nous devons être sauvés (que celui de Jésus Christ le Nazaréen) » (Ac 4, 12)

Ce que Jésus, dont le nom signifie d'ailleurs « Dieu sauve », avait lui-même déclaré sans ambages :

« Sans moi, vous ne pouvez rien faire. » (Jn 15, 5)